

— C'est assez extraordinaire ce que vous me racontez-là, dit Michel Legrain.

— Figure-toi, poursuivit le brigadier, que j'ai eu pour un moment : j'ai cru qu'on avait tiré sur toi.

Michel ne sourcilla point.

— Avec des canailles de braconniers comme nous en avons... reprit le brigadier.

— C'est vrai, fit Michel avec indifférence.

— Martin-l'Anguille, par exemple !

— Oh ! dit le gendarme, quant à celui-là, je l'ai prévenu hier... et il m'a bien promis de ne pas se risquer en forêt la nuit.

— Tu l'as donc vu ?

— Je suis entré chez eux, pour allumer ma pipe, comme ils étaient à souper. Martin avait mal aux pieds. Je crois bien qu'il a assez du braconnage.

Le brigadier haussa imperceptiblement les épaules et murmura à mi-voix :

— Après tout, on ne peut pas forcer les gens à demander justice.

Et il quitta Michel Legrain en lui disant,

— Faut soigner ta fièvre, camarade.

## X

## LE GEOLIER DE LA MADELINE

Maintenant, transportons-nous de nouveau à la ferme de Jean Féru.

Le fermier avait donc retenu le petit Nicolas à souper et lui avait offert de le prendre comme gardeur de vaches, en attendant qu'il fût assez fort pour pouvoir travailler comme valet de charrue ou journalier.

Les fils de Jean Féru revinrent de Salbris et on se mit à table pour souper.

Les enfants Féru étaient deux grands gaillards, vigoureux de corps et simples d'esprit. Leur admiration pour Martinet, le fils de Martin le braconnier, en était la preuve.

Leur père, qui était un homme de sens, ne se fiait guère à eux, et il haussait les épaules quelquefois en les entendant deviser.

Ce soir-là, l'événement de la nuit précédente fut l'objet de la conversation pendant le souper, bien que le fermier leur eût plus d'une fois poussé le pied ou le coude pour les faire taire.

L'aîné des deux frères se nommait Constant, l'autre Timothée. Le premier était un grand rougeaud à l'œil d'un bleu pâle et aux cheveux jaunes : le second avait une chevelure noire toute frisée et le nez épâté comme celui d'un Kalmouk.

Constant disait :

— Après ça puisque Martinet veut de la Madeline et que la Madeline en veut bien, qu'est-ce que ça fait donc qu'ils se marient ?

— Cela ne me convient pas, dit sèchement le fermier.

— C'est pas un si mauvais métier pourtant, dit à son tour Timothée, que le métier de braconnier ; en deux heures, quelque fois, on gagne plus qu'un bon ouvrier en huit jours.

La Madeline, qui servait à table, était rouge comme un coq ; elle allait et venait par la salle basse de la ferme et ne sonnait mot. Mais on devinait qu'elle avait une idée. Et quand la Madeline avait une idée, le bon Dieu et tout ses saints n'y pouvaient rien.

— Et puis, reprit Constant, le gars aux cheveux jaunes, faut pas s'y tromper, les filles sont difficiles à établir en Sologne. Autant le faire quand on trouve l'occasion.

Le petit Nicolas écoutait cette conversation étrange et gardait le silence.

— Je ne suis pas embarrassé de ma fille, dit le fermier. J'ai des écus à lui bailler.

— Oui, répliqua Timothée, mais peut-être bien que Martinet la prendrait sans écus, c' est alors ce serait tout profit.

— Je veux ben, moi, dit la Madeline.

Jean Féru n'était pas très-patient. Comme il finissait de souper, il alluma sa pipe et dit à ses fils :

— Au lieu de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, vous seriez mieux d'aller vous coucher.

— Nenni da ! répondit Timothée. C'est demain Noël ; on ne travaille pas.

— Soit, dit le fermier, mais ça n'empêche pas de s'aller coucher.

— Nous aimons mieux aller à Salbris cette nuit.

— Et qu'y feriez-vous ? demanda le père avec dédain.

— Nous verrons les jeunessees entrer à la messe de minuit, dit Constant Féru.

— Beau plaisir en vérité !

— Et nous jouerons au tonneau chez la voisine, ajouta Timothée.

La voisine était la cabaretière de Salbris. C'était chez elle que se réunissaient les jours de fête et les dimanches les jeunes gens du pays. Pendant la nuit de Noël, elle avait l'autorisation de ne pas fermer.

— Puisque vous allez à Salbris, dit la Madeline, attendez moi un brin, les gars.

— Hein ? fit Jean Féru.

— Je vais à la messe de minuit, moi aussi.

— Si cela me convient toutefois, observa le fermier.

— J'y suis pourtant bien allée l'an dernier, dit la jeune fille d'un ton aigre.

— L'an dernier ça me convenait, répondit Jean Féru.

— Et cette année-ci ?

— Ça ne me convient pas.

La Madeline se prit à faire la moue, mais elle n'osa pas insister.

— Vous autres, dit Jean Féru s'adressant à ses fils, si vous voulez aller Salbris, allez-vous-en tout de suite, il est tard, et je ne veux pas veiller toute la nuit.

Les fils Féru ne se le firent pas répéter et s'en allèrent sur-le-champ.

Il ne resta plus à la ferme que la Madeline, Jean Féru et Nicolas.

Au temps des travaux, Jean Féru employait beaucoup de monde ; mais l'hiver, il n'avait personne autre que ses enfants.

Ses fils partis, il dit à la Madeline :

— Une fille bien apprise doit obéir à son père sous peine de manquer à tous ses devoirs. Je t'ai défendu d'aller à la messe de minuit, parce que tu ne manquerais pas d'y rencontrer Martinet, et que je ne veux pas.

La Madeline ne souffla mot.

— Quand tu auras rangé ta vaisselle et couvert le feu, tu monteras te coucher, ajouta le fermier.

Puis il frappa sur l'épaule de Nicolas :

— Viens avec moi, petiotte, lui dit-il.